

Jacques Baron

Lycéen en rupture, déjà accueilli à Paris par Aragon, Jacques Baron (1905-1986) rencontre à seize ans André Breton après la publication de ses premiers poèmes dans la revue *Aventure*. Ses origines nantaises, qui l'associent au souvenir de Jacques Vaché, ont joué dans son incorporation active au sein du groupe surréaliste en formation. Précocité poétique, ferveur libertaire, appétit de vie : un premier recueil, *L'Allure poétique*, confirme dès 1924 son image de « Rimbaud du surréalisme ». En 1927, il adhère au Parti communiste avant de prendre part, en janvier 1930, avec d'autres excommuniés du premier surréalisme, au pamphlet *Un cadavre*, dirigé contre Breton. Il évolue ensuite vers le trotskisme et participe d'abondance à la revue de Boris Souvarine, *La Critique sociale*. Suivent, dans une discrétion relative, plusieurs recueils et un roman, *Charbon de mer*, couronné en 1935 par le prix des Deux-Magots. Baron a eu aussi une carrière de marin au long cours, de journaliste de radio et d'assistant réalisateur au cinéma. Dans ses souvenirs, *L'An I du surréalisme*, on lit cette phrase qui donne le ton de son témoignage tout d'ironie modeste : « Trop vieux, je paie la faute d'avoir été trop jeune. »



© Fonds de la bibliothèque Morisset de l'université d'Ottawa

Histoires littéraires : *Jacques Baron, avant de rejoindre le groupe de Littérature, vous aviez fondé, avec Crevel, Vitrac, Arland, Limbour et quelques autres, la revue Aventure. Aviez-vous déjà publié auparavant ?*

Jacques Baron : En fait, nous avons déjà publié dans le cadre d'une revue universitaire. Nous n'étions pas du tout connus. Des étudiants. Je crois que c'était Arland qui était le rédacteur en chef de cette revue universitaire. Vitrac avait publié là-dedans ses premiers poèmes.

Et puis un jour, vous passez, avec armes et bagages, du côté de Littérature. Comment s'est fait ce passage ?

Ça a pris tout un temps. Au départ, à *Aventure*, j'étais tout gosse, seize dix-sept ans, je passais mon bachot. Breton était extrêmement curieux de tout ce qui paraissait de nouveau, de tout ce que les jeunes pouvaient faire indépendamment de lui. Il m'a d'abord écrit qu'il avait aimé un poème que j'avais publié dans *Aventure* : « Je serais content de vous rencontrer. » Alors j'ai fait la liaison entre Vitrac avec qui j'étais très copain et Breton. Ainsi, j'ai d'abord amené à Breton Crevel et Vitrac. Arland, lui, n'a jamais marché. Arland n'était pas du tout aventureux. Même Crevel avait un peu renâclé au départ, Limbour aussi. Limbour ne tenait pas du tout à rencontrer Breton.

Et quelle image se faisait-on d'André Breton à cette époque ? Était-il déjà ce personnage un peu auréolé ?

Il ne faut pas exagérer : à cette époque, c'était le mouvement Dada, et justement, autour du mouvement Dada, il y avait une espèce de curiosité, mais c'était assez « court ». Breton jouait un rôle tout de même important là-dedans, dans ce sens qu'il représentait plutôt la tradition, si j'ose dire, contre Tzara. Tzara s'amusa beaucoup plus, Picabia aussi, des manifestations qu'on pouvait faire, des scandales, que Breton qui cherchait quand même le sérieux, tout en voulant démolir, évidemment, la tradition au sens le plus vaste et le plus vague de ce mot. Cela parce que, en réalité, Breton cherchait une tradition en dehors de la tradition, plutôt une tradition du côté ésotérique, tradition en rupture avec la tradition rationaliste.

L'évolution de Breton est tout de même assez étrange : au début, on voit que sa destruction de la tradition se limite à désarticuler le poème, à projeter les mots de part et d'autre de la page, dans la lignée de Mallarmé.

Écoutez, je ne vais pas revenir sur tout ce qui a été dit : la guerre avait déterminé une démoralisation totale chez tous les jeunes gens. Moi, j'étais tout gosse, mais mon cousin était mort dans les gaz asphyxiants. Pourquoi avait-on tué tant de gens ? Mais ce n'était pas la seule question. Il y avait autre chose : pourquoi tout cela, pourquoi faire des traités bâtarde, pourquoi allait-on... enfin, bref. Le problème politique ne nous retenait pas, mais plutôt la morale. Et puis, alors, la haine, en tout cas le désespoir contre tous ces types que la guerre avait nourris au point de vue intellectuel : les Barrès, les Anatole France qui avaient écrit dans les journaux : les petits soldats, les hymnes à la baïonnette, un véritable bourrage de crânes.

Pour en revenir à Aventure, comment expliquer qu'il n'y ait eu que trois numéros ?

Question d'argent ! On avait commencé *Aventure*, c'est très rigolo, en donnant chacun vingt francs. À cette époque-là, ça ne coûtait pas cher l'imprimerie, la fabrication d'une revue ou d'un journal. Alors, on tapait les copains. Moi, j'ai tapé mes parents, un vieil oncle qui n'y comprenait rien. On arrivait plus ou moins à boucler la boucle, jusqu'au moment où on n'a plus pu. Puis, on a fait des dettes et on s'est arrêtés.

Et la diffusion, elle se faisait entre vous ou vous alliez déposer la revue dans des librairies ?

On la déposait dans une librairie, je ne sais plus laquelle, près du Quartier latin.

Et vous-même, et tous les autres poètes, de quoi viviez-vous à cette époque ? Vous aviez un métier sur le côté ?

Moi, j'étais écolier, je vivais chez mes parents. Vitrac aussi, d'ailleurs. Limbour, je ne sais pas ce qu'il faisait exactement. Il vivait

dans la banlieue avec son ami Dubuffet. Alors, les autres : Vitrac chez ses parents ; Arland, je ne sais pas ; Crevel aussi vivait chez ses parents, chez sa mère, il n'avait plus de père. Voyez-vous, on était très jeunes. Maintenant, ça va plus vite, mais, à cette époque-là, à vingt ans, on était encore gosse. Et il y avait l'armée aussi. On vivait comme ça, de bric et de broc.

Et aviez-vous des buts précis en fondant cette revue ou était-ce simplement une possibilité de vous publier ? Vous faire un peu connaître ?

Ça, c'est difficile à dire... Comme le titre l'indique – vous ne voulez pas une cigarette ? Elles sont dégueulasses –, *Aventure*, c'était une tentative de faire quelque chose de neuf, en oubliant les avant-gardes trop aventureuses comme Dada. Enfin, là, c'était très ambivalent. On ne savait pas où on allait, sauf de chercher la bonne littérature.

Aventure serait donc déjà une réaction, une tentative de dépasser Dada, comme Breton voudra le faire dans Littérature ?

Plutôt oui. Comme Breton avec le surréalisme. Dada, c'est fini ; les manifestations et tout ça, on en a marre. Et en effet, on cherchait plutôt cette voie-là, si bien que certains d'entre nous sont allés à Breton et d'autres sont restés, au contraire, à essayer de faire une revue plus traditionnelle (je n'aime pas employer des mots comme ça : je crois que la question se posait différemment). Crevel, par exemple, a balancé un moment entre Dada et Breton. C'était une question d'amitiés, vous comprenez, c'était plus facile de se lier de tel côté plutôt que de tel autre.

Et lorsque vous arrivez à Littérature, Breton vous a-t-il fait subir un « examen de passage », comme le laisserait entendre l'expression du Manifeste : « Ont fait acte de foi de surréalisme absolu... » ?

Ça ne s'est pas du tout passé comme ça. Non, ça s'est passé sur un plan beaucoup plus simple. Il n'y avait pas de problèmes d'idées, si j'ose dire. Ce que Breton cherchait très simplement chez les autres, c'était l'invention. « Vous m'apportez quoi ? » En réalité, Breton vivait

beaucoup de tout ce que les autres lui apportaient : par exemple, les Sommeils, toutes sortes de choses comme ça. Il allait jusqu'au bout. Probablement, sans Breton, il y a bien des choses que ni l'un ni l'autre n'aurait pu faire. Il avait un sens de la synthèse, si j'ose dire.

C'est certainement ce qui a fait la longévité du surréalisme, un groupe rassemblé autour d'une personne de l'envergure de Breton.

Absolument. Mais je ne connais pas bien ce qui s'est passé par la suite.

Mais pourquoi autour de Breton ? Car, il y a eu tout de même d'autres fondateurs : Philippe Soupault, Louis Aragon.

Aragon était l'ami intime de Breton et ils étaient les deux mains d'un même corps. C'était ça le problème : Aragon n'a jamais été un chef, il était le second de Breton. Breton avait le sens du groupe, de l'unité, de l'uniforme... de la synthèse. Chef ? On l'a nommé chef, mais en réalité, comme je l'ai écrit dans *L'An I du surréalisme*, « Qui t'a fait duc, qui t'a fait roi ? » C'est difficile à expliquer. D'abord on était très jeunes – je ne parle pas de moi, parce que j'étais le plus jeune –, mais tout le monde était jeune, alors il y avait donc un côté passionnel dans nos rapports. Et il y avait tout de même un certain nombre de trouvailles auxquelles ont participé les uns et les autres, avec enthousiasme.

Et comment s'est dégradée cette ambiance de camaraderie, pour déboucher, en fin de compte, sur le pamphlet Un cadavre ?

Très simplement pour des raisons passionnelles, parce que, vous savez, quand on est dix personnes, il y a toujours un moment où il y a des froissements de caractères : par exemple, Desnos n'aimait pas Éluard, ils s'engueulaient. Ça, ça n'était encore rien. L'essentiel des fâcheries est venu de l'irruption du surréalisme dans la politique. Là, c'est le nœud, si vous voulez, un tournant dans l'histoire du surréalisme. Alors, ça a créé une atmosphère un peu désastreuse où justement les réactions des uns et des autres se sont exprimées.

Puis, André Breton prend un ton un peu inquisitorial, notamment lors de l'affaire de la rue du Château.

Oh ! que oui ! Inquisitorial, oui, c'est certain, mais... Oui, en réalité, oui. Il se mêlait un peu de tout.

Et il avait un certain pouvoir, Breton ?

Ah ! oui, c'est évident. Breton avait beaucoup de prestige, d'esprit systématique. C'était l'homme sérieux, Breton. La plupart des autres n'étaient pas tellement sérieux. Et alors, le grand espoir, je crois, de Breton, c'était de faire la poésie par tous, non par un.

C'est un peu le sens d'œuvres comme Les Champs magnétiques, L'Immaculée Conception, Ralentir travaux, etc.

Oui, oui, il a toujours eu cette espèce de volonté collective. Personnellement, moi, je crois qu'il n'était pas un poète. Comment dirais-je ? Breton n'était pas un poète d'instinct, il était un peu systématique dans ses recherches poétiques. Il avait de la peine à écrire, Breton. Il écrivait lentement.

Il était fasciné par Aragon.

Oui, un jour, ils sont allés ensemble à la campagne, en Normandie. Ils étaient dans le même hôtel et Aragon s'est mis à écrire le *Traité du style*. Breton l'a dit lui-même : « C'est formidable, il a écrit dix pages, moi j'en ai écrit une et demie. » Aragon avait une facilité qu'il a toujours. Maintenant, il est gâteux, mais il a toujours eu cette espèce de plume extraordinairement libre. Il écrit comme on parle et il parle comme on écrit. Non, Breton avait beaucoup plus de soin dans l'écriture, beaucoup plus de difficulté d'ailleurs. Beaucoup de choses ont été dites là-dessus. Mais il faut tenir compte de ce côté passionnel.

Dans le groupe, il y avait en effet des personnalités très différentes...

Oui, nous étions tous des bourgeois, mais il y avait des niveaux différents : Soupault, par exemple, était d'une famille riche. Sa tante s'était mariée avec Louis Renault. C'était une famille de médecins

très connue. Son père avait écrit un livre : *Les Maladies de l'estomac*. Au début, Breton a fait de petits métiers : il a travaillé chez Doucet, il a même corrigé des épreuves de Proust, à *La Nouvelle Revue française*, des trucs comme ça. Et alors quand il a épousé sa femme, elle avait un peu d'argent, ils se sont mis à acheter des tableaux. Par exemple, ils achetaient des Picasso à mille cinq cents francs, puis, plus tard, ça valait cinq millions. Breton a beaucoup vécu de ça. Comme Éluard, d'ailleurs, qui travaillait beaucoup dans le marché de l'art.

Éluard, d'ailleurs, a revendu toute sa collection pour faire son « tour du monde ».

Oui, mais il n'a pas tout revendu. C'était un homme habile, Éluard, très très commerçant.

L'attitude d'Éluard n'est-elle pas un peu singulière dans le groupe, déjà quant à l'écriture ?

Je ne crois pas que le poème d'Éluard soit un poème particulièrement surréaliste. Il s'en est bien servi du surréalisme. Il y a un « ton Éluard ». À mon avis, c'était Soupault qui était le plus libre dans son écriture. Quant à Péret, c'était un prodige d'invention, d'un surréalisme très poussé.

Revenons au problème des moyens de subsistance. Il y a un fait étrange : si Breton expulse Desnos en prétextant qu'il se compromet dans le journalisme, il ne reprochera jamais à Péret de subsister en donnant des articles à divers journaux.

Oui, alors là, c'est assez dégueulasse de la part de Breton.

Même problème avec les romans : Soupault est accusé d'en écrire, Aragon ne le sera jamais.

Oui, c'est très curieux : Aragon n'a jamais écrit des romans qu'après s'être fâché avec Breton. Il n'avait pas encore écrit de vrais romans. Il a écrit des essais, il a écrit des contes en prose, enfin des

espèces de poèmes en prose, *Le Libertinage*, il y a de très bons trucs là-dedans, notamment *La femme française* qui est, pour moi, un des tout grands textes d'Aragon, il a donc écrit ainsi des choses assez équivoques par rapport au surréalisme ; puis il a écrit le *Traité du style*, *Le Paysan de Paris*, mais avant cela, il n'a pas écrit, à part *Anicet*, il n'a pas écrit de romans, sauf peut-être *Télémaque*. Et c'est après, quand il s'est fâché avec Breton, qu'il a commencé à écrire ce qu'on appelle des romans, d'ailleurs en se vantant d'être romancier...

Et lorsque vous quittez le mouvement, gardez-vous des contacts avec des membres du groupe, restez-vous attentif à leurs activités ?

Eh bien, oui, je connais les jeunes comme Schuster, José Pierre. On ne se voit pas beaucoup pour des raisons d'âge, peut-être, et des problèmes de santé – pour ma part. J'ai mal aux reins, un lumbago... Avec ceux de ma génération, je suis resté en très bons termes. Avec Crevel, on était très copains. Je suis resté très ami avec Leiris, avec Queneau jusqu'à sa mort. Soupault, on se voit de temps en temps. Pas souvent, parce que lui comme moi on ne se déplace plus beaucoup. Mais enfin, on est restés très liés. Non, comme vous le dites, ça a créé une sorte de franc-maçonnerie, si j'ose dire, pas une franc-maçonnerie organisée, mais enfin ce qu'on entend par là, une entente un peu à mi-voix ; on est toujours restés très copains, même avec Breton, on ne se voyait pas beaucoup, mais on se rencontrait.

Et si vous claquez la porte du mouvement, c'est en raison de l'orientation politique de ce mouvement ?

Oh ! je n'en sais rien. Enfin, il y avait une tension épouvantable entre nous. Breton nous reprochait des tas de choses, il se mêlait de tout. Il nous reprochait de courir après les femmes. Il avait raison, dans un certain sens...

Un personnage dont nous n'avons pas parlé, jusqu'ici, c'est Artaud.

Oui, mais Artaud était fou. Au départ, il a été très important, il a été à la direction de *La Révolution surréaliste*. C'était quelqu'un de

complètement exalté. C'était un type très très gentil, très sociable. Si vous avez lu ses textes, vous aurez remarqué que c'était un exalté. Seulement, il est évident qu'il y avait chez lui une espèce de décalage.

Artaud, c'est un cas tragique dans le surréalisme. Car enfin, lui, il était surréaliste jusqu'à l'âme.

Oui, peut-être plus que d'autres. Mais justement, dans le sens exact et romantique du terme. Mais il y avait plusieurs choses, n'est-ce pas ? Il y avait la tendance au rêve, des gens qui vivaient dans le rêve, qui transcrivaient leurs rêves ; et il y avait la tendance réaliste, disons pour simplifier, la tendance Aragon. Moi, je sais que personnellement je n'ai pas dormi quand on a fait ces expériences [des Sommeils] : c'est impossible, je ne pouvais pas me mettre autour d'une table comme le faisaient Desnos ou Péret.

Ces expériences, aujourd'hui, laissent un peu sceptique : Desnos, entre autres, a avoué avoir triché. Qu'en pensez-vous ?

J'ai fait allusion à ça dans mon livre, je ne l'ai pas affirmé car on ne peut pas le savoir. Non, ce que je peux dire, c'est que Crevel m'a dit : « Moi je n'en pouvais plus, je faisais semblant de m'endormir. » Ça, c'est Crevel. Mais pas Desnos. Desnos ne m'a pas fait de confidences à ce sujet. Évidemment, ça demandait une tension d'esprit.

Soupault avait une attitude très réservée vis-à-vis de ces expériences. Breton ne lui a pas pardonné puisqu'en note dans Entrée des médiums, il la lui reproche.

Oui, Soupault était plutôt un réaliste. Car le surréalisme n'est pas antiréaliste ! Ça, c'est une très mauvaise interprétation que l'on fait, que l'on croit : le surréalisme serait une partie très détachée de la vie. Pas du tout ! C'est simplement l'intégration du rêve dans la réalité. La surréalité, à mon avis, est une dimension de la réalité telle qu'on la vit. Breton a très bien exprimé cela dans *Les Vases communicants*. Il faut peut-être mettre les choses au point sur ce plan-là, à mon avis : moi, quand je dis « réaliste » et « rêveur », je m'entends bien. Entre nous, il y avait des tempéraments plus affectivement tentés

par le rêve et d'autres qui voyaient les choses de manière plus proche de la réalité.

Que pensez-vous alors de cette récupération du surréalisme que font certains critiques, en en faisant une école littéraire parmi d'autres ?

C'est épouvantable ! D'abord, ça ne s'est jamais appelé « école », c'était un mouvement, un mouvement d'idées. Il y avait certainement une tentation religieuse que Breton n'a jamais voulu avouer. Disons qu'il y avait des esprits plus religieux, plus mystiques, comme Artaud certainement ; un type comme Desnos, à l'inverse, il pouvait rêver facilement, mais dans la vie, il était très présent. Ah ! Les rapports entre femme et homme, l'amour, on y attachait une grande importance. Breton était très emmerdant, il s'occupait toujours des amours des autres.

Il n'y a pas eu beaucoup de femmes dans le mouvement. Il y a eu Gisèle Prassinos, Joyce Mansour, d'autres ?

Non, mais ça, c'est après. Moi, je parle des débuts. Oui, c'est vrai. Il y avait des femmes comme Denise Naville, qui écrivait des poèmes. J'en ai parlé récemment à Naville, mais il n'avait pas gardé les poèmes de sa femme. Naville vit toujours. Il n'est plus tout jeune. C'est ça l'emmerdant, c'est qu'on vieillit. La dernière fois que j'ai vu Breton, c'était rue des Martyrs, il faisait son petit marché comme moi. Il était très content de me voir. Alors il m'a dit : « Excuse-moi, je ne reste pas longtemps » – parce que Breton était très asthmatique –, « je suis très mal ». Puis, il s'est tourné vers moi, avec un gentil sourire, comme il en avait quand il était gentil, et il m'a dit : « On n'avait pas prévu ça ! »

18 novembre 1991

(Entretien réalisé par J.-P. Bertrand et P. Durand,
Histoires littéraires, n° 37, 2009)